

MONIQUE WITTIG  
**L'OPOPONAX**



★ *Minuit  
double*



L'OPOPONAX

DU MÊME AUTEUR



L'OPOPONAX, *roman*, 1964.

LES GUÉRILLÈRES, 1969.

LE CORPS LESBIEN, 1973.

VIRGILE, NON, *roman*, 1985.

*Aux Éditions Grasset*

BROUILLON POUR UN DICTIONNAIRE DES AMANTES,  
en collaboration avec Sande Zeig, 1976.

*Aux Éditions P.O.L*

PARIS-LA-POLITIQUE ET AUTRES HISTOIRES, 1999.

*Aux Éditions Balland*

LA PENSÉE STRAIGHT, 2001.

*Aux Éditions iXe / PUL*

LE CHANTIER LITTÉRAIRE, 2010.

MONIQUE WITTIG

# L'OPOPONAX

*suivi de*

« Une œuvre éclatante »  
par Marguerite Duras



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1964/2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

Le petit garçon qui s'appelle Robert Payen entre dans la classe le dernier en criant qui c'est qui veut voir ma quéquette, qui c'est qui veut voir ma quéquette. Il est en train de reboutonner sa culotte. Il a des chaussettes en laine beige. Ma sœur lui dit de se taire, et pourquoi tu arrives toujours le dernier. Ce petit garçon qui n'a que la route à traverser et qui arrive toujours le dernier. On voit sa maison de la porte de l'école, il y a des arbres devant. Quelquefois pendant la récréation sa mère l'appelle. Elle est à la dernière fenêtre, on l'aperçoit par-dessus les arbres. Des draps pendent sur le mur. Robert, viens chercher ton cache-nez. Elle crie fort de façon à ce que tout le monde l'entende, mais Robert Payen ne répond pas, ce qui fait qu'on continue d'entendre la voix qui appelle Robert. La première fois que Catherine Legrand est venue à l'école, elle a vu de la route la cour de récréation l'herbe et les lilas au bord du grillage, c'est du fil de fer lisse qui dessine des losanges, quand il pleut les gouttes d'eau glissent et s'accrochent dans les coins, c'est plus haut qu'elle. Elle tient la main de la mère qui pousse la porte. Il y a beaucoup d'enfants qui jouent dans la cour de l'école mais pas du tout de grandes personnes seulement la

mère de Catherine Legrand et il vaudrait mieux qu'elle ne rentre pas dans l'école c'est seulement les enfants, il faut lui dire, est-ce qu'il faut lui dire, et dedans l'école c'est très grand, il y a beaucoup de pupitres, il y a un gros poêle rond avec encore du grillage à losanges autour, on voit le tuyau qui monte presque jusqu'au plafond, par endroits il est en accordéon, ma sœur est sur une échelle contre la fenêtre, elle fait quelque chose, elle essaie de fermer la dernière vitre. La mère de Catherine Legrand dit, bonjour ma sœur alors elle descend, elle prend la petite fille par la main et elle dit à la mère de s'en aller pendant qu'on ne fait pas attention à elle, que tout va bien. Catherine Legrand entend le bruit qui vient de la cour de récréation, pourquoi ne la laisse-t-on pas avec les autres enfants, c'est peut-être qu'elle n'est pas encore vraiment à l'école, parce que si c'est l'école c'est tout à fait étonnant. Ça ressemble à la maison sauf que c'est plus grand. Quelquefois on fait dormir les enfants l'après-midi mais c'est pour rire. On met, tous, les bras croisés sur la table et la tête dans les bras. On ferme les yeux. C'est défendu de parler. Catherine Legrand ouvre de temps en temps un œil mais c'est défendu aussi. On chante tout le temps des chansons en rang, à ma main droite y a un rosier qui fleurira au mois de mai et on montre la main droite. Catherine Legrand regarde de ce côté, on n'est pas au mois de mai, ainsi le rosier n'a pas encore poussé. Et on goûte. On a tous des paniers et quand c'est quatre heures ma sœur prend dans ses bras tous les paniers et crie, à qui est ce panier et on répond, à moi quand



c'est le sien. Dedans il y a un morceau de pain, une barre de chocolat, une pomme ou une orange. Catherine Legrand mange toujours la sienne sur le chemin de l'école quoiqu'on lui a défendu de le faire mais c'est plus fort qu'elle. Quelquefois elle se contente de mordre dedans, alors ma sœur dit, à qui est le panier avec la pomme à demi rongée. Elle fait souvent exprès de ne pas se rappeler si elle a oui ou non mangé la pomme ou l'orange avant l'heure du goûter pour avoir la surprise ou pour si par hasard elle se remettait entière pendant que justement on l'oublie. Catherine Legrand triche, elle le sait bien que ce n'est pas du jeu parce qu'elle n'arrive jamais à oublier complètement et qu'elle n'est qu'un tout petit peu surprise quand on lui fait passer son panier sans pomme ou avec une pomme dont il ne reste plus qu'une espèce de trognon et en tout cas elle n'arrivera jamais à oublier comment est son panier. Ma sœur épluche les oranges. Avec son couteau, elle découpe la pelure concentriquement et ça se détache du fruit en ronds. Quand elle a fini elle accroche à la porte les plus grands ronds, les pelures qu'elle a réussi à garder entières sans les casser, ça descend le long de la porte les ronds et ça bouge en rond quand on les touche, ma sœur ne veut pas les donner. La grosse petite fille qui s'appelle Brigitte parce qu'elle est grosse prend Catherine Legrand par le cou, on lui sourit, les joues de la petite fille s'écartent et se remettent près de la bouche à toute vitesse, elle tire à elle par le cou, elle devient toute rouge, puis elle appuie sur le cou et se penche jusqu'à terre en tirant toujours. Catherine Legrand

tombe à plat ventre et se relève. La grosse petite fille qui s'appelle Brigitte s'approche de nouveau, on ne lui sourit pas, on s'y attend cette fois, de nouveau elle tire, ses joues s'écartent, se gonflent, la tête est tout près, elle a des cheveux gris, quand elle tire elle est forte, on est tout de suite à plat ventre et si on se met à pleurer ça coule dans la raie du plancher. Il ne faut pas se mettre debout sinon ça recommence. On répète après ma sœur, soixante-huit, soixante-neuf. On compte. Septante et un, septante-deux. Ma sœur est belge. On recommence à un. Un, deux, trois. On joue à chat perché dans l'herbe. Il faut courir vite et trouver quelque chose pour se mettre dessus. Quand on est trop fatigué, on dit pouce et on lève le pouce. Catherine Legrand se perche sur la barrière. Sa culotte se déchire d'un coup sec sur un clou. Crac. Catherine Legrand redescend et court avec précaution en criant pouce. Ce n'est pas tenable. Personne n'a rien vu. C'est impossible de continuer à jouer sans culotte même si les autres ne le savent pas. Catherine Legrand tourne autour de ma sœur sans rien dire. C'est comme quand elle rêve qu'elle est en chemise de nuit dans la rue ou même toute nue parce qu'elle a oublié de s'habiller. Elle dit pouce quand quelqu'un s'approche d'elle. Ma sœur lui enlève sa culotte et la raccommode. Catherine Legrand est à côté d'elle sans mouvement. Là-bas les enfants continuent de courir. La petite fille qui s'appelle Jacqueline Marchand crie pouce et lève le pouce. Il pleut. On joue dans la classe. On tient les mains du petit garçon qui s'appelle Guy Romain et qui est assis à côté. On

se met à cheval sur le banc et on chante, maman les petits bateaux qui vont sur l'eau, en se penchant l'un vers l'autre pour faire le bateau. C'est comme ça qu'on ne voit pas déboucher ma sœur qui vient de donner le signal de la fin de la récréation et qu'on reçoit une gifle de chaque côté de la figure, ça résonne et la tête brimbale. On s'ennuie pendant les vacances. Catherine Legrand tourne en rond dans le jardin. Elle va jusqu'à la grille et regarde les gens passer sur la route. Il y a peu de passants et parmi eux pas d'enfants. On voit quelques noyaux de pêche et de prune dans la rigole. On peut se glisser en douce hors du jardin, faire quelques pas sur la route. On marche au bord du trottoir près de l'arête sans poser le pied sur la ligne que fait chaque pierre de la bordure. On passe par-dessus. On revient sans que personne s'en aperçoive. Le ciel est gris. On dirait qu'il va pleuvoir ou on dirait qu'il va faire soleil. Ça a une odeur bizarre ce temps, on dirait qu'il y a de l'herbe mouillée en haut qu'on ne voit pas. Peut-être que le soleil va se montrer derrière les nuages plus clairs. Catherine Legrand marche en fermant les yeux elle appuie les mains sur les paupières pour ne pas être tentée de regarder. Elle se donne le temps de remonter l'allée en marchant très lentement, pour faire ça elle a des pas qui ne sont pas plus longs que sa chaussure il s'agit d'ajuster de très près le pied gauche devant le pied droit, ça fait que le talon de la chaussure gauche heurte le devant de la droite. Elle ouvrira un petit peu les yeux en regardant par terre pour voir où elle en est, mais juste un petit peu. Quand elle sera au

bout de l'allée elle recommencera à marcher en sens inverse, toujours les yeux fermés puis encore une fois l'allée, elle fait ça en disant soleil soleil chaque fois qu'elle avance l'un ou l'autre pied. Quand elle aura fini elle se donnera la permission d'enlever les mains de la figure, peut-être qu'on verra le soleil derrière les nuages. On est à table. On parle de l'attaque du grand-père il ne peut plus bouger le côté droit, même l'œil est fermé, ça tire sur la bouche. Le père et la mère regardent Catherine Legrand. On ne peut pas parler. Le côté droit glisse sur la chaise, l'entraîne, Catherine Legrand se penche pour le suivre, on la voit entre la chaise et le plancher, elle reste là coincée, Catherine Legrand ne peut ni remonter ni descendre, elle est en train de regarder le plancher, elle a un mouvement d'oscillation saccadé comme un jouet mécanique. Catherine Legrand est attaquée. La chose a monté le long de la chaise pendant qu'on a mangé sans qu'on la voie ce qui fait que ça combat maintenant sous les yeux du père et de la mère. On la regarde sans bouger. On ne peut pas l'aider. C'est elle toute seule. Catherine Legrand essaie de hisser au moins des mots dans la bouche, les efforts sont terribles, et ça y est voilà que ça sort en hurlements. Le jardin est plein d'eau. On voit les branches d'arbre par la fenêtre quand on est malade. Il y a deux oreillers sous la tête pour qu'on soit en même temps assis et couché. La mère dit, regarde le bouvreuil, où maman, dis-moi où, vite là, sur la fourche, sur le cerisier. Catherine Legrand se soulève. En bas la terre est toute noire avec beaucoup de pétales tombés du cerisier. Les

fleurs se sont cassées cette nuit, maman. La grande petite fille qui s'appelle Inès vient chercher Catherine Legrand pour l'emmener à l'école. Elle a avec elle d'autres enfants. La mère dit, c'est la petite de la cité. On marche sur la route nationale qu'on traverse à la hauteur du Primistère. Inès dit, c'est là que ma mère fait les commissions. On est sur un chemin. Contre les hauts grillages losangés, il y a des feuilles de lilas et des dahlias rouges. Dans le pré du hangar la jument de monsieur Magnier est debout la tête baissée. Elle se met à courir à toute vitesse contre la barrière. C'est des chemins clos où des gens passent sur des bicyclettes. L'hiver on met des chaussettes en laine. On a les cuisses rouges et gercées à cause du vent. On joue à la ronde sous le préau avec ma sœur. On demande à ma sœur, où il est ton mari. Elle dit là-haut avec le doigt vers le haut. On regarde le ciel. On ne voit rien. On dit à ma sœur, on ne le voit pas ton mari. Ma sœur ne veut pas répondre. Quand on insiste elle dit que ça ne l'étonne pas vraiment. Il y a trop de nuages. Il est assis derrière sur un fauteuil. Peut-être qu'il rentre quand même à midi avec le journal. On dit à ma sœur, il revient quand, il ne revient pas, mais quand, jamais, alors il est mort, non il n'est pas mort, et où c'est qu'on met les gens qui sont morts, dans un trou, mais ils vont au ciel ? Il était un petit navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué. On va en promenade. On ne met pas les tabliers. On garde les manteaux et les cache-nez. Ma sœur porte un grand panier avec dedans tous les paniers du goûter. On s'assied sur l'herbe. On joue aux petits cailloux, combien qu'il

y a de cailloux dans ma main. Ma sœur fait des devinettes. Mon premier est un métal, mon second a des ailes, mon troisième se trouve dans les champs et mon tout est un crayon de couleur. Le petit garçon qui s'appelle Alain Trévisé et qui habite à côté de la maison a des livres d'images. On y trouve quelques totems. C'est des bêtes jaunes rouges bleues qui mises bout à bout et les unes au-dessus des autres n'en font qu'une. Ça ressemble à un poteau jaune rouge bleu mais ce n'est pas un poteau ça vole. Quand Catherine Legrand rentre de l'école le soir elle a peur d'être attaquée par les totems. La grande petite fille qui s'appelle Inès dit, tu es bête ça ne vole pas à cette heure-ci, mais ça vole quand, j'en ai jamais vu et c'est peut-être pas dans un pays comme ici, qu'est-ce que c'est un pays, c'est où on est, et où on n'est pas c'est pas un pays dis, non, alors il n'y a pas de totems où on n'est pas si c'est pas un pays dis, je ne sais pas, alors où on est c'est un pays et il y a des totems, oui mais ils ne te font rien quand je suis avec toi. Catherine Legrand ne lâche pas la main de la grande petite fille qui s'appelle Inès parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver et s'il faut courir Catherine Legrand ne peut pas bien, on est toujours en arrière. Quand on va dans le pré on fait très attention de ne pas parler fort. On passe à plat ventre sous les fils de fer barbelés mais c'est défendu. On peut attraper un procès-verbal. Pour ne pas être vu on va se cacher dans le foin qui est ramassé en tas au milieu du champ. On est avec la grande petite fille qui s'appelle Inès et celui qui s'appelle Alain Trévisé. On joue à qui touchera la

main de quelqu'un à l'intérieur du foin. Le petit garçon qui s'appelle Alain Trévisé se tortille. On lui a touché quelque chose. On n'a pas encore fini de jouer quand Inès s'en va du foin en courant. On entend crier, la bête du diable, la bête du diable. On se met à courir de tous les côtés. Catherine Legrand est derrière et pleure en courant tombant et se relevant, n'arrivant pas à rejoindre les autres. Pourquoi ils s'en vont si vite, qu'est-ce que c'est la bête du diable, c'est quand le diable est là, c'est la bête, la bête du diable, oui le diable veut emporter les enfants, mais pourquoi il veut emporter les enfants, on n'a rien fait de mal. Il y a toute la longueur du champ entre Catherine Legrand et les autres. Catherine Legrand tombe au niveau de l'herbe qui est coupée à ras. Ça pique. Quand Catherine Legrand se retourne, elle ne voit pas la bête du diable, c'est grand comment, peut-être que c'est une bête qu'on ne voit pas ou peut-être qu'il faut attendre d'être grand comme Inès pour savoir à quoi la reconnaître, peut-être que c'est quand il y a une fleur dans le foin, un coquelicot ou un bleuet ou peut-être quand il y a un morceau de bois, il faut se remettre à courir, peut-être que la bête est déjà là tout autour puisqu'on ne la voit pas, peut-être qu'on ne pourra jamais plus courir en tout cas c'est grave si une grande petite fille comme Inès a peur. On lit tout haut des phrases entières. La meunière du moulin moud du maïs. Le mari de la meunière emmène le mouton. Le mouton mange le maïs de la meunière. Sur le livre de lecture on voit un mouton plus grand que la meunière. Il a des bosses blanches tout autour de

lui, c'est de la laine. Liliane lave le linge. On répète après ma sœur. Liliane lave le linge. Ma sœur écrit au tableau ce qu'il y a sur le livre. Elle désigne chaque syllabe avec la grande règle en bois. Quand ma sœur entend que quelque chose ne va pas, elle frappe le tableau, elle dit, répétez, en tapant sur la syllabe, lin, lin, encore, lin. Catherine Legrand a des snow-boots. Ma sœur les fait sécher devant le poêle quand il pleut ou quand il y a de la neige, avec des bottines et d'autres snow-boots. Catherine Legrand ne sait pas les attacher. Il y a des boutons sur le côté. Ma sœur oublie de les fermer. On marche avec peine. Catherine Legrand rentre de l'école avec des snow-boots ouverts. Ils bâillent sur le côté. Catherine Legrand a de plus en plus de mal à mettre un pied devant l'autre. Par l'ouverture, c'est rentré du lourd et Catherine Legrand ne peut pas, non, ne peut pas du tout lever le pied. Elle regarde derrière elle. Il y a un nuage qui descend de plus en plus. Dedans il y a un petit vieux qui rit. Catherine Legrand veut se pencher pour fermer ses snow-boots, elle ne peut pas faire ça, elle veut se mettre à courir, elle ne peut pas à cause de tout le lourd qui est entré. Quand elle se retourne, le petit vieux est presque arrivé près d'elle, sa bouche se découvre de plus en plus, il ricane, on peut l'entendre, il fait hé hé dans le fond de sa gorge. Catherine Legrand tente un grand effort pour enlever les pieds de par terre. Elle y arrive à peine et chaque fois, ça la déporte de côté, un coup du côté droit, un coup du côté gauche, c'est pour ça qu'elle n'avance pas, elle fait juste un, deux, de droite à gauche comme un métro-



nome, il faut il faut bouger, sortir de là, décamper, il va faire nuit, le petit vieux est juste derrière, hé hé hé. Catherine Legrand tente le plus grand effort possible et ça aboutit à un hurlement. Le petit Jésus qui va-t-à l'école, on lui donne des bonbons, une pomme rouge pour mettre à sa bouche, un bouquet de fleurs pour mettre à son cœur. On apprend à faire sa prière et même on va à la messe le dimanche. On a un livre avec des images sur les pages et d'autres qui ne sont pas sur les pages. Quand on les fait tomber on ne peut pas les remettre droites dans le livre à cause des gants de laine et quand on enlève les gants en tirant dessus avec la bouche et les dents on ne peut plus enfiler les doigts dans les doigts de gant. On est avec d'autres enfants. On est à genoux sur des bancs de bois. De temps en temps on a le droit de s'asseoir. Il y a un creux sur le genou à l'endroit où on l'appuie contre le banc. On s'amuse à passer le doigt dessus. C'est tout blanc parce que ça a froid. On dessine avec des crayons de couleur. La maison est là avec un toit pointu. On fait les volets verts. Les oiseaux sont autour jusqu'en bas qui volent. On fait les ailes bleues mais on ne voit pas les becs. On ne voit pas les yeux non plus. Il y a des enfants qui dessinent des oiseaux du côté où on leur voit l'œil. La mère dans le jardin suspend le linge. On fait la mère. Elle lève les bras. De chaque côté d'elle on voit le linge en carrés qu'elle a déjà suspendus. Catherine Legrand porte un pantalon qui lui colle aux jambes quand il fait froid. Ça la gêne quand elle marche elle le sent partout, elle a deux jambes, oui, et entre les jambes la couture ça

l'empêche de marcher. On ne met pas de pantalon quand on est une petite fille. On n'aime pas ça parce qu'on devient deux. Catherine Legrand mais aussi ce qui est dans le pantalon et qui n'est pas exactement Catherine Legrand. Peut-être que Catherine Legrand est la seule petite fille à porter un pantalon et à n'être pas exactement une petite fille. Dans la cour de récréation on fait pipi à plusieurs accroupi. Le petit garçon qui s'appelle Robert Payen dit, regarde ma quéquette. Pourquoi tu as ça toi ? Parce que je suis grand. Moi j'en aurai aussi ? Oui quand tu seras comme moi. Mais quand ? Je te dis quand tu seras comme moi. Le petit garçon à la quéquette qui s'appelle Robert Payen est malade. Il a de grandes écharpes. Ses yeux brillent il est tout blanc. Ma sœur dit qu'il ne viendra pas à l'école. Ma sœur dit qu'il ne viendra plus à l'école. Ma sœur dit qu'il est mort. Les volets de la maison qu'on voit par-dessus les arbres sont fermés. La grande petite fille qui s'appelle Inès emmène après la classe les enfants près de la maison. Peut-être qu'on pourra voir quelque chose. La maison est toute fermée on ne voit rien. La petite fille qui s'appelle Pascale Delaroche pousse du coude une autre petite fille, tu entends. L'autre petite fille qui s'appelle Françoise Pommier fait, oh. Sa bouche est toute ronde. On n'entend rien. On fait le tour de la maison sur la route. Dans le jardin un camion sans roues est enfoncé dans la terre. Derrière la maison les volets sont fermés sauf au rez-de-chaussée où la fenêtre est ouverte. On voit une famille à table. Devant chaque personne il y a l'assiette. Les enfants assis

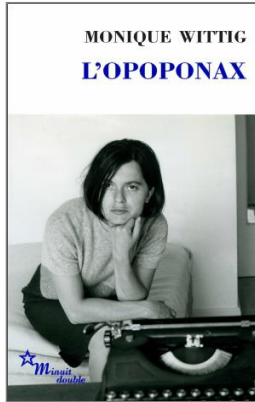
ont l'air d'être de grands enfants. On n'entend pas parler. Le père se lève pour fermer la fenêtre. Il pousse sa chaise et dit des mots très fort. On ne comprend pas quoi. Les vitres tremblent quand il ferme la fenêtre en la claquant. On dirait qu'il est fâché. On s'en va en courant. Des enfants se chuchotent quelque chose. Celui qui parle est sur la pointe des pieds pour avoir la bouche sur l'oreille de celui qui écoute et qui est plus grand. Catherine Legrand dit, et les enfants qui sont morts on les met aussi dans un trou ? On ne sait pas. Tout le long de la route il faut se méfier des trous d'égout. On réfléchit qu'on ne veut pas passer tout près parce qu'on sait maintenant que c'est là qu'on met les gens qui sont morts et peut-être les enfants aussi. Ça s'ouvre au-dessous du trottoir on ne les voit pas de loin il faut faire très attention pour se rendre compte qu'ils sont là, ça s'ouvre sur la route si on glisse dedans on est mort. Des égouts c'est là pour sucer, ça fait mourir. On peut mourir avant c'est un fait et de toute façon c'est là qu'on va. Mais si on est attiré dedans par surprise on meurt aussi et même personne ne sait qu'on est mort. Ça s'est vu des enfants qui meurent avant le père et la mère. Quand on entend des enfants jouer dehors on n'arrive pas à s'endormir. Les draps sont chauds on n'est pas bien, on a envie d'être habillé pour pouvoir courir. Il fait encore jour les fenêtres sont ouvertes. Des odeurs d'herbe desséchée, d'arbre qui a eu chaud toute la journée et qui se remue sous le vent passent à travers les persiennes. On arrose le jardin. On entend le tout petit sifflement du jet d'eau. La terre aussi a eu

chaud et maintenant elle dégage une odeur avec l'eau qu'on lui verse. Les enfants courent sur la route. Ils crient parce qu'ils sont contents. Ça ressemble à des cris d'hirondelle sauf que de temps en temps il y a des cris plus forts qu'on reconnaît pour être les cris d'un enfant qui s'est rapproché ou qui se prend au jeu. Des tas de cris lui répondent. Ils se chevauchent, se recouvrent, l'un dépasse l'autre pour un instant, on ne reconnaît pas les voix quand on est couché dans son lit et qu'il faut dormir. Les lattes des persiennes font des ombres très longues en travers du plafond. Ça se distend par moments et ça marche d'un côté du plafond à l'autre. Les ombres bougent sans arrêt et quand on ferme les yeux il y en a des rouges et des vertes entre les paupières et les yeux. Quelquefois c'est traversé par des fils jaunes. Elles changent tout le temps de forme on n'a pas le temps de voir comment c'est. La mère dit qu'il y a du duvet dans l'oreiller. Ça remue aux oreilles, ça fait du bruit comme des feuilles sèches ça empêche de dormir. Il y a aussi quelque chose au fond de l'oreiller qui fait le même bruit qu'un tambour mais qui est très loin, c'est un battement, ça résonne dans la tête. On peut regarder par-dessus le mur les enfants de la cité qui jouent. On saute pour attraper le haut du mur avec les mains. Après on n'a qu'à racler contre avec les souliers jusqu'à ce qu'on soit monté. Il y a des petites maisons alignées. Devant la porte la mère d'un enfant secoue le tapis où l'on s'essuie les pieds. Elle le pose par terre et frappe dessus avec les pieds un pied après l'autre. Elle le retourne et refait la

même chose. Quand elle le change de place il y a sur le sol un tas de poussière de la forme du tapis. Elle la pousse avec le balai. Les enfants sont loin. Ils courent autour des maisons. En tournant les coins leurs pieds dérapent sur la poussière de charbon en quoi le chemin est fait. On peut leur lancer des pierres pour qu'ils regardent du côté du mur. On ne les atteint pas. On les envoie contre une porte et il faut redescendre du mur à toute vitesse en laissant traîner les genoux contre pour retrouver le sol du bout des pieds. On joue à mettre des araignées en boîte. On arrache toutes les pattes pour qu'elles ne se sauvent pas quand il n'y a pas de couvercle. On leur laisse les petits crochets devant. Elles avancent avec ça. On les pose sur le ciment et on leur fait faire la course. On les met dans des maisons. On les jette. Dans la cour de l'école on joue à être malade. Ma sœur est assise sur une chaise. Le médecin utilise les feuilles de lilas en compresse. Il fait des applications de lilas trempé dans la boue sur les bras sur les cuisses et sur les ventres. On lit des phrases entières. Ma sœur les écrit au tableau. Le tisserand tisse la toile. Les tuiles du toit tiendront tout l'été. Elle suit chaque syllabe avec le bout de la règle de bois. Ma sœur dit, répétez avec moi, les-tu-i-les-du-toit. On répète tout le temps la même phrase. On est sur le banc. C'est défendu de bouger. On s'enfonce. Ma sœur demande au petit garçon qui s'appelle Pierre Bertrand de lire tout seul la phrase qu'elle suit au tableau la règle au-dessous de chaque syllabe. Pierre Bertrand ne comprend pas ce que lui dit ma sœur. Il ne lit pas. Il n'ouvre pas la bouche.

Il est debout dans l'allée. Ma sœur le met à un banc tout seul. Elle dit, on répète encore pour Pierre Bertrand, les-tu-i-les-du-toit. Quand on sera grand on pourra lire sans la règle et sans ma sœur dans un livre tout seul sans répéter. On lira des tas de pages sans s'arrêter. Tu l'aimes toi ta mère ? La petite fille qui s'appelle Josiane Fourmont dit ça. J'aime ma mère, oui j'aime ma mère. Tu l'aimes comment ? Comme ça. On écarte les mains pour faire voir la longueur. Catherine Legrand les écarte autant qu'elle peut. Et toi ? Moi, comme ça. Les doigts de la petite fille qui s'appelle Josiane Fourmont se touchent presque. Dis donc tu ne l'aimes pas toi ta mère. Pas beaucoup. Ma sœur descend de l'estrade en sautant. Sa robe vole d'un seul coup derrière elle. Elle marche en deux pas dans toute la classe. Ma sœur tire Josiane Fourmont par l'oreille et la force à se mettre debout hors du banc, la main de ma sœur continue de secouer l'oreille. Quand elle a fini l'oreille est à côté de la tête toute froissée et violette. Dans la cour de récréation le petit garçon qui s'appelle Guy Romain fait l'automobile. Il court un peu en tapant les pieds par terre. Les mains font un moulinet à la hauteur de son ventre. Elles tournent à rebours d'avant en arrière. Il est en marche arrière. Il avance pourtant. La petite fille qui s'appelle Pascale Delaroche crie, pas comme ça puisque tu avances. Guy Romain n'écoute pas. Sa bouche fait un bruit monocorde. Pascale Delaroche montre les moulinets dans le bon sens. Les mains tournent d'arrière en avant. Elle dit, c'est ça la marche avant. Pascale Delaroche va près du petit garçon

qui s'appelle Guy Romain et le tire par les mains pour qu'il se mette à les tourner dans le bon sens. Guy Romain s'arrache à elle sans cesser le bruit qu'il fait avec la bouche et sans que ses pieds s'arrêtent de taper par terre. Il prend son virage en se penchant complètement sur la droite au moment où il tourne près de la barrière. Il redresse avant d'arriver à la hauteur de l'école.



Cette édition électronique du livre  
*L'Opoponax* de Monique Wittig  
a été réalisée le 22 février 2018  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707344472).

© 2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

Couverture : © D.R.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707344496